

été les plus nombreuses et comme ayant observé le mieux la discipline militaire; ce sont celles de Rawdon. Quant au drill, elles ont été inférieures aux autres canadiens du Bataillon, mais qu'elles continuent, elles nous rejoindront bientôt, sinon pour nous surpasser du moins pour nous égaler. Ce sera entre nous une double émulation.

Je voudrais vous donner plus de renseignements, mais comme je suis encore accablé des fatigues du camp, je m'arrête ici tout court.

J. O. MOUSSEAU.

Murray Bay, 19 Juillet, 1870.

La Malbaie, ou Murray Bay, est une jolie place d'eau où des centaines de personnes vont, tous les ans, chercher la santé et le repos. La nature l'a bien faite pour un pareil objet, rien n'y manque de ce qui peut délasser l'esprit et fortifier le corps. Le paysage est grandiose, remarquable par la variété et la beauté des effets de lumière que le soleil y produit; une brise inconstante y entretient sans cesse une fraîcheur agréable; et la mer y apporte deux fois par jour ses eaux salubres. Au fond de la baie se trouve le village propre et bien bâti; les deux côtes qui l'encadrent, et dont l'une s'appelle le cap à l'aigle, et l'autre la pointe au pic, s'élèvent en amphithéâtre à une hauteur considérable.

Lorsque les premiers et les derniers rayons du soleil illuminent de reflets d'or, d'argent et de pourpre les collines et les montagnes et les flots de la mer qui s'avancent en frémissant dans la baie; rien de plus beau que le spectacle qui s'offre aux regards, rien de plus pur et de plus suave que la brise qu'on respire alors.

C'est sur les deux côtes qui encadrent cette baie que s'abat tous les ans une nuée d'hommes, de femmes et d'enfants pâles et rachitiques.

Rien de plus original et de plus curieux que cette population nomade venant de partout se refaire le corps et l'âme au sein de cette nature vigoureuse, pleine de sève, de grandeur et de charmes. Il y a place là pour les douleurs morales comme pour les douleurs physiques. Le spectacle des misères humaines au milieu de tant de grandeur et de puissance doit inspirer à l'âme souffrante des réflexions consolantes. Elle doit, dans des moments d'illusion, chercher à s'élever de la cime des montagnes dans l'immensité du ciel ou à s'élaner sur la crête des flots, qui s'en retournent, vers l'immensité de la mer.

Toutes les races et les religions sont représentées ici. On y voit des Anglais, des Américains, des Français, des Allemands, des Irlandais, des Ecossais, etc., etc. Les manières simples et franches et la figure douce et tranquille des habitants de l'endroit forment au milieu de cette mosaïque humaine un curieux contraste dont, après tout, ils ne doivent pas rougir. Les étrangers peuvent aller sur leurs bords chercher la santé et le repos, mais ils n'en rapporteront pas le bonheur que ces vigoureuses populations doivent trouver dans la conservation des mœurs et de la noble simplicité de leurs ancêtres.

Les étrangers adoptent plusieurs genres de vie. Les uns se retirent dans les hôtels, d'autres louent des maisons et font bouillir eux-mêmes la marmite, un grand nombre pensionnent chez les cultivateurs de l'endroit. Le prix de la pension dans les hôtels est d'une piastre par jour, chez les cultivateurs il varie de deux chelins à quatre chelins.

M. Kerr se fait bâtir en ce moment un joli cottage en face du débarcadère.

Il y a peu de familles canadiennes parmi tous ces étrangers. Les Canadiens-Français préfèrent aller, paraît-il, au sud du fleuve à Kamouraska, Cacouna, etc.

M. Olivier Berthelot est ici avec sa dame dans l'aimable famille de M. Siméon Lesage, qui passe l'été à la Malbaie. Je remarque aussi les demoiselles Delisle et M. et madame St. Onge de Montréal.

On se porte en masse vers le quai à l'arrivée des bateaux à vapeur pour voir les gens qui passent en route pour le Saguenay et souhaiter la bienvenue à ceux qui arrêtent à la Malbaie. A voir l'empressement avec lequel on demande des nouvelles à ceux qui arrivent, on dirait des exilés absents de la patrie depuis bien des années.

Il faut voir aussi les files de calèches qui se croisent en tous sens, car tout le monde est charretier pendant la saison d'eau, et toutes les voitures sont des calèches; il faut en prendre son parti. On a essayé les quatre roues déjà, mais il a fallu y renoncer, les côtes sont trop nombreuses et trop escarpées pour ce véhicule. Les charretiers pestent contre les cultivateurs qui leur font opposition, mais les étrangers ne se plaignent pas, car ils se promènent à bon marché.

Il n'est pas rare de voir, le soir, des grandes charrettes remplies de jeunes filles et d'enfants en train de rire et de s'amuser.

C'est le matin et l'après-midi qu'on voit défilé les baigneurs et les baigneuses vers le fleuve. Il faut voir leurs accoutrements, il faut entendre leurs cris, lorsqu'ils se mettent le bout des orteils dans l'eau et lorsqu'ils se plongent tout-entiers dans le liquide salé. Mais jetons un voile sur tant de détails.

J'étais à la messe, dimanche dernier. Je fus bien surpris de voir à l'autel M. Dufresne, de l'évêché de Montréal; il officiait, assisté de M. Piché de Terrebonne. Je ne fus pas moins surpris en voyant M. Hicks monter dans la chaire pour faire le sermon. Comme je m'endormais fort, je crus que j'étais le jouet d'un rêve, mais non, je reconnus bientôt que c'était une agréable réalité. Et pourquoi pas? Les eaux salées doivent être bonnes pour les prêtres comme pour les autres mortels.

Il est un fait assez curieux à constater, c'est qu'à la Malbaie où on va de cent lieues prendre les bains, les gens de l'endroit ne se baignent pas. Autre preuve qu'on apprécie rarement ce qu'on a sous la main.

Je dois dire qu'on a déjà vu des étrangers qui avaient passé quinze jours à la Malbaie se hâter, en arrivant à Montréal, d'aller prendre un bain chez Moretti. Ils avaient trouvé l'eau trop froide.

Les gens à la Malbaie ont des patois pittoresques et prononcent certains mots d'une manière singulière.

Ils prononcent par exemple si vous voulez pour si vous voulez.

Ce sont, tout de même, de bonnes gens, dont nous n'avons pas à rougir en présence des étrangers. Pourvu que ceux-ci ne les gâtent pas!

Il y a un cimetière à la Malbaie avec des tombes qui attestent que plusieurs générations dorment sous cette terre où l'on va chercher la santé. On meurt donc là comme ailleurs. Il y a même des cas de consommation: c'est étonnant. On y voit cependant beaucoup de vieillards qui ont l'air jeune. On

n'y rencontre pas des mendiants: c'est un fait que j'aime à constater.

L'émigration n'y exerce pas ses ravages. Quand un père a plusieurs fils qu'il ne peut établir, il les envoie faire de la terre neuve.

Au moment où je trace ces lignes, le *Magnet* et le *Clyde* nous apportent plusieurs familles qui vont grossir notre petite colonie.

Un grand nombre qui allaient à Cacouna viennent maintenant à la Malbaie.

Je vous écris ces lignes à la hâte.

L. O. D.

#### LA BAIE DE TADOUSAC.

Le nom de Tadousac, qui n'est maintenant connu que comme une charmante place d'eau, revient très-souvent dans la première période de l'histoire du Canada. C'était le point d'arrêt, le quartier-général des premiers navigateurs dans leurs explorations du St. Laurent.

Au temps de la formation de la compagnie établie par des marchands de Dieppe, de St. Malo et de Rochelle, pour le commerce de pelleteries, Tadousac fut choisi comme leur principal entrepôt par les commerçants de ce continent. Plus tard, Champlain en fit, à son second voyage, le rendez-vous de ses deux vaisseaux.

Cette baie offre un lieu de refuge très-sûr aux bâtiments; on considère que vingt-cinq vaisseaux de guerre pourraient facilement et sûrement se loger dans le havre, si l'entrée n'était à peu près impossible à la mer basse.

#### L'HOTEL DE NIORRES.

XVIII.—*La Place d'Armes.*—Suite.

De temps à autre il se retournait vers un second bourgeois placé comme lui au premier rang des curieux, et son regard interrogateur paraissait demander instamment une explication de l'énigme qu'il s'efforçait, mais en vain, de déchiffrer; regard, nous devons dire, prodigé en pure perte.

Il y avait longtemps déjà que le matelot contemplant le riche coup-d'œil que présentaient les cours du palais, lorsque son compagnon, le soldat aux gardes françaises, lui frappa rudement sur l'épaule.

«Allons, vieux! dit-il d'une voix engageante, il est l'heure de diner; l'estomac bat le rappel, le festin doit être prêt, et la mère Lefebvre n'aime pas qu'on laisse brûler sa cuisine. Filons?»

—Laisse donc! répondit le matelot avec un mouvement d'épaule particulier aux gens de mer, laisse donc! le mouillage est bon! la brise m'adonne. Je m'embosse ici jusqu'à ce que le quart du soir soit piqué! C'est donc pas amusant, dis, de faire le relèvement de toutes ces boîtes qui éclaboussent l'œil? D'ailleurs, tu connais la consigne! Je veux voir mon amiral; je ne démarre pas sans ça. Patience! si tu as faim, prends un ris dans la basane de ton ventre, et ouvre l'œil pour t'amuser.

—Prendre un ris dans la basane de son ventre! murmura le bourgeois arrondi en se penchant vers son voisin. Bon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? monsieur Gervais, y comprenez-vous quelque chose?

—Absolument rien, cher monsieur Gorain, répondit M. Gervais. Je comprends qu'on prenne un riz au lait ou au gras, mais dans la basane d'un ventre!

Les deux bourgeois se regardèrent chacun en ouvrant des yeux énormes, et, levant les bras au ciel, firent un double geste décelant leur stupéfaction profonde.

«Ah ça! dit le soldat en riant et s'adressant au matelot, c'est donc sérieux, Mahurec? Tu veux voir le bailli de Suffren?»

—Un peu que je dis. C'est une idée qu'est amarrée là, dans ma tête, à quatre amarres, et on me mettrait plutôt en mâchemoure, vois-tu, Lefebvre, que de la déhaler de mon cerveau?

—Mâche.... quoi? fit M. Gervais en tirant le bras de M. Gorain.

—Mâche l'amour, je crois, dit timidement le premier bourgeois.

—Mâche l'amour! Je n'ai jamais entendu dire qu'on mâchait l'amour.

—Ni moi, monsieur Gorain, ni moi!...

Un bruyant éclat de rire du matelot interrompit l'observation de M. Gervais.

«Ah! vieux! s'écria Mahurec en désignant du geste un énorme heiduque servant de coureur à quelque courtisan dont l'équipage roulait sur le pavé de la cour des Ministres. Ah! vieux! relève-moi donc un peu ce négrier qui s'attache à courir sous le vent de cette carriole plus séduisante qu'un habitacle de boussole. Est-il pavoisé dans le grand ce caiman-là, avec sa face de vent de bout. Quel gabarit numéro un! Toutes voiles dehors, quoi! Et cet espar doré! quel suif! mais relève donc un peu cet arrimage!»

Mahurec montrait la canne à pomme d'or que brandissait le coureur. M. Gorain et M. Gervais avaient écouté bouche bée la série d'exclamations admiratives du marin.

#### XIX.—*Mahurec le gabier.*

«Suif! espar! carabi! dit M. Gervais. Cet heiduque n'a cependant pas sur sa brillante livrée la moindre tache de graisse.

—Et, ajouta M. Gorain, il parle à chaque instant de la relver; il me semble qu'il est ferme sur ses jambes. C'est un très-beau coureur.

—Il l'a appelé animal, je crois...

—Non, dit M. Gorain; il l'a appelé *amirage*.

—*Amirage*? qu'est-ce que cela veut dire?

—Peut-être est-ce parce que l'heiduque court vite, qu'il a voulu dire qu'il courait avec rage... qu'il était ami de la rage.

—C'est possible, murmura l'autre bourgeois; mais cet homme est très-étonnant.

—C'est peut-être un étranger, hasarda M. Gorain; cependant il dit de temps à autre quelques mots de français...

—Oui, mais il s'exprime presque toujours en langue étrangère... Je le crois Allemand...

—Ou espagnol...

—Monsieur le lieutenant de police ne devrait pas laisser circuler librement de tels individus, monsieur Gervais, dit M. Gorain d'un air capable.

—Pourquoi donc?

—Parce que, parlant un langage aussi extraordinaire que personne ne comprend pas, les gens de cette espèce peuvent

s'entendre très-bien entre eux au nez et à la barbe de tout un chacun pour tenter un mauvais coup.

—C'est très-juste ce que vous dites là.

—Ainsi, continua le bourgeois encouragé par l'approbation de son interlocuteur, ainsi, on ne m'enlèvera pas de l'idée que les événements qui, à chaque instant nous désoient à Paris, ne proviennent d'une band de malfaiteurs. Voyez plutôt! Ce pauvre Bernard n'a pas encore retrouvé sa fille...

—C'est vrai! Quel enfant superbe! Est-ce malheureux! Est-ce qu'on ne fait pas toutes les démarches?

—Si fait; même que M. Danton, vous savez, mon locataire du troisième, sur la cour?...

—Oui. Eh bien?

—Il s'est chargé de poursuivre les recherches, et il doit à cette heure où je vous parle consulter à cet égard un de ses amis qui est de passage à Versailles.

—Qui cela?

—Un petit avocat d'Arras qui, il paraît, a quelquefois des idées.

—Dieu veuille qu'il réussisse! monsieur Gorain.

—Dieu vous entende, monsieur Gervais! Ce pauvre Bernard et sa femme sont dans un état à fendre l'âme! Leur garçon, ce petit bonhomme qui s'appelle Jean, vous savez, se montre bien dévoué pour eux. Au reste, j'aurai tantôt des nouvelles, car je dois voir M. Danton avant son retour à Paris.

—Et vous pensez, monsieur Gorain, que ce sont des malfaiteurs qui ont commis ce rapt?

—C'est évident, monsieur Gervais. C'est pourquoi je dis que la police devrait faire plus attention à tous ces gens qui usent le pavé de Paris sans qu'on sache ni d'où ils viennent ni où ils vont.

—Et, ajouta M. Gervais en baissant la voix, vous croyez que cet homme qui cause là avec ce soldat...

—Je ne dis rien, monsieur Gervais, mais vous avouerez que les honnêtes gens doivent parler entre eux un langage intelligible, et celui qui me coudoie...

M. Gorain n'osa pas achever sa pensée, mais son geste expressif la compléta.

Pendant ce temps, Mahurec continuait ses exclamations et sa conversation, sans supposer que ses voisins étaient sur le point de le prendre pour un affilié à une bande de brigands, supposition, hâtons-nous de le dire, qui eût, certes, fait sourire de dédain le digne et honnête matelot.

«Je te dis que je l'aborderai en grand! criait Mahurec.

—Mais, répondit le soldat, le bailli de Suffren ne t'écouterait pas!

—De quoi! fit le marin en se retournant avec un geste si brusque qu'il fit osciller la foule derrière lui, de quoi! mon amiral pas écouter son matelot? Eh bien! ça serait du propre!

—Mais il ne te donnera pas audience comme cela dans la cour du château!

—Pourquoi donc pas? Que je relève seulement sa boîte à quatre roues, je te cours une bordée dessus: Voilà, mon amiral; c'est Mahurec, votre vieux gabier, qu'a quelque chose à vous larguer dans le pertuis de l'entendement. Et qu'il sera flatté, que je dis, et qu'il fera mettre sa boîte en panne!

—Entendez-vous? dit vivement M. Gervais à son ami. Il dit qu'il fera des boîtes avec de la panne. Jusqu'ici j'avais cru qu'avec cette étoffe on ne pouvait faire que des habits.

—Il veut peut-être parler de la panne, graisse du porc, fit observer M. Gorain.

—C'est possible; mais je ne comprends pas davantage.

—Ni moi.

—D'ailleurs et d'une, reprit Mahurec en s'animant, faut que je mette le cap dessus. Je m'ai pomoyé de Brest à Paris comme un cabillot pour lui larguer deux mots, et, tonnerre! je les larguerai ou on verra bien!

—Il dit qu'il vient de Brest! murmura M. Gorain à l'oreille de M. Gervais. Serait-ce donc un galérien évadé?

—Et il dit qu'il est venu de Brest à Paris comme un cabillaud, ajouta M. Gervais, c'est-à-dire en nageant, car le cabillaud est un poisson; mon épouse l'aime même beaucoup.

—Nager de Brest à Paris est impossible!

—Ce serait bien long, dit M. Gervais.

—Je crois que nous ferions peut-être bien de quitter la place; qu'en pensez-vous?

—Je pense comme vous; mais la foule nous en empêche.

—Alors veillez bien sur vos poches, monsieur Gervais.

—J'y veille, monsieur Gorain, j'y veille.

—Ah ça! reprit le soldat, tu as donc décidé à lui parler à ton amiral?

—Un peu, répondit le matelot.

—Et qu'est-ce que tu veux lui dire?

—Des machines qu'est des choses qui ne regardent que moi; mais minute! je fais un nouet plat sur ma langue. Laisse faire seulement, et tu verras si je masque en grand ou si je te large la vérité du bon Dieu.

—Il ose invoquer Dieu! murmura M. Gorain.

En ce moment un magnifique carrosse, enlevé par quatre chevaux de la plus rare beauté et conduit par un énorme cocher à la livrée rouge et or, traversa la place d'Armes au galop et se dirigea vers l'entrée de la grande grille du palais; mais à peine atteignait-il la cour des Ministres que les chevaux, contents brusquement, firent un arrêt d'une netteté remarquable, et le carrosse demeura tout à coup stationnaire.

L'un des valets de pied grimpés derrière l'équipage s'élança aussitôt à terre, ouvrit la portière et abaissa le marchepied.

Un jeune homme élégamment vêtu sauta sur le pavé de la cour, puis il se retourna et serra une main fine et blanche, mais de forme masculine, tendue de l'intérieur du carrosse.

«Au revoir, Edouard! dit une voix sonore.

—Au revoir, monseigneur, répondit le jeune homme qui venait de quitter la voiture.

—Quand te reverrais-je?

—Ce soir....

—Où cela?

—Où Votre Altesse voudra.

—Viens alors souper avec nous.

—Rue Blanche?

—Oui.

—J'y serai à l'heure ordinaire, monseigneur.

—Et tu auras une réponse à me donner?»

Cette question, comme les paroles qui venaient d'être échangées entre le jeune homme debout à la portière du carrosse et le personnage demeuré enfermé dans la voiture, cette question avait été faite à voix haute, mais pour y répondre, celui que nous avons entendu nommer Edouard, se pencha vers le carrosse et parla à voix basse.

(A continuer.)